

## **La mort de Willi Münzenberg** **Zones d'ombre et questionnements**

Acteur majeur du communisme international dans l'entre-deux guerres, Willi Münzenberg, ressortissant allemand<sup>1</sup> réfugié politique en France depuis 1933, est découvert mort à Montagne près de Saint-Marcellin (Isère) en juin 1940. Les autorités judiciaires concluent alors au suicide mais c'est la thèse de l'assassinat politique qui prévaut aujourd'hui. Cependant, il faut le souligner d'emblée, les hypothèses l'emportent sur les faits attestés. Plutôt que de chercher des réponses définitives aux questions qui restent posées, nous nous proposons ici de revenir sur les lieux, à l'époque, près des témoins de la disparition de Münzenberg et, à partir du récit et de l'analyse des faits, de porter un regard sur le bien-fondé des hypothèses habituellement avancées.

Né le 14 Août 1889 à Erfurt (Allemagne), Willi Münzenberg<sup>2</sup>, milite très tôt au sein de l'organisation des jeunes sociaux-démocrates allemands. En 1910 il arrive à Zurich où il se lie d'amitié avec Lénine. Extrêmement doué en matière d'agitation et d'organisation, il va faire de cette ville un foyer contestataire qui donnera de sérieuses préoccupations au Conseil Fédéral. Expulsé de Suisse pour avoir pris une part active dans une manifestation de soutien à la révolution bolchevique, Münzenberg rentre à Berlin où il développe une intense activité politique. Il participe à la fondation du Parti communiste allemand (KPD), puis il crée l'Internationale des Jeunesses Communistes. Au début des années 1920, Lénine l'appelle à Moscou et le charge de diriger la propagande de l'Internationale Communiste, le Komintern. Münzenberg lance aussitôt une vaste campagne d'aide à la Russie soviétique frappée par la famine, sans pour autant abandonner le combat politique en Allemagne. Il est élu député au Reichstag en 1924.

Münzenberg fait preuve d'une grande ingéniosité dans ses activités de propagande. Il est l'un des premiers à comprendre la puissance émotionnelle et la force de persuasion de l'image. Dès 1921, il lance le plus grand hebdomadaire illustré ouvrier des années 1920-30. Il crée, souvent en sous-main, des comités de soutien et des événements politiques destinés non seulement à combattre le nazisme, mais aussi à accréditer l'idée que le soviétisme est l'unique rempart contre le fascisme. Pour mieux diffuser et pour amplifier son message, il sait mobiliser des artistes et des intellectuels influents comme Hemingway, Bertold Brecht, Gide, Malraux, Romain Rolland, Aragon et bien d'autres. Habile organisateur, Münzenberg développe, hors du contrôle direct du KPD et du Komintern, un large réseau de structures pour gérer ses multiples activités, notamment d'édition<sup>3</sup>. Ses initiatives bouillonnantes suscitent de violentes réactions de la part de ses adversaires et des jalousies au sein même du mouvement communiste mais, en fin manœuvrier, il parvient à traverser toutes les tempêtes politiques qui agitent l'Allemagne entre 1921 et 1933.

---

<sup>1</sup> Nous remercions bien sincèrement mesdames Micheline Revet et Christiane Séguy pour la traduction des documents en langue allemande utilisés dans l'élaboration de ce texte.

<sup>2</sup> Principales références : Babette Gross, *Willi Münzenberg : A Political Biography*, traduction de Marian Jackson, East Lansing : Michigan State University Press (1974) ; *Münzenberg, un homme contre*, Actes du colloque d'Aix-en-Provence, Le temps des cerises (1992) ; *Communisme* n° 38-39, Editions l'Age d'Homme (1994).

<sup>3</sup> Münzenberg est à la tête d'un véritable empire de presse, ses détracteurs parlent du « Konzern Münzenberg ».

A la prise du pouvoir par Hitler en 1933, Münzenberg se réfugie à Paris qui, dès lors, devient la plaque tournante du Komintern. Avec la collaboration de sa compagne Babette Gross et d'autres réfugiés, il poursuit son action de propagande contre le fascisme, le colonialisme et l'impérialisme tout en s'attachant à propager les idées communistes. Il signe plusieurs hauts faits de retentissement international, comme par exemple la publication du *Livre brun*<sup>4</sup> sur les méfaits du nazisme, ouvrage largement diffusé dans le monde, ou encore la défense de Dimitrov, un communiste bulgare accusé de complicité dans l'incendie du Reichstag.

Plusieurs de ses proches collaborateurs ont tracé le portrait de Münzenberg<sup>5</sup>. Plutôt petit et charpenté, doté d'une forte personnalité et d'un indéniable ascendant, c'est un tribun et un meneur d'hommes. Ceux qui le côtoient quotidiennement redoutent son humeur changeante. Il est tantôt jovial et fraternel, tantôt sombre et mélancolique, débordant d'activité et sûr de la victoire ou en proie au doute et à la méfiance. Le contraste est grand entre Babette, fine et distinguée, et Willi, « trapu et prolétaire<sup>6</sup> » et cependant tous deux forment un couple en harmonie.

Au moment des procès de Moscou, en 1936, Münzenberg prend ses distances avec le mouvement communiste. Il est exclu du Comité Central du KPD en 1938 mais c'est seulement en janvier de l'année suivante<sup>7</sup> qu'il démissionne du parti. Le 6 octobre 1939, il dénonce le pacte germano-soviétique par un article retentissant dans son nouveau journal de rassemblement antinazi, « *Die Zukunft* » (L'Avenir).

Devant l'afflux des réfugiés politiques, la France connaît une vague de xénophobie et le gouvernement Daladier instaure une législation répressive<sup>8</sup>. Dès le début de la « drôle de guerre », en septembre, octobre et novembre 1939, une série de décrets organise le rassemblement, dans des centres spéciaux, de tous les étrangers de sexe masculin ressortissant de territoires appartenant à l'ennemi. Le 10 mai 1940, la Belgique est envahie. Le gouvernement de Paul Reynaud décide l'internement de tous les ressortissants allemands. Le 15 mai, les hommes de 18 à 55 ans ainsi que les femmes, célibataires ou mariées sans enfants, sont appelés à se rendre dans des centres de rassemblement. Münzenberg et Babette Gross rejoignent le stade de Colombes. Babette sera orientée vers le Vélodrome d'hiver, puis vers le camp de rétention de Gurs dans les Basses-Pyrénées. Willi se retrouve au stade Buffalo avant d'être dirigé vers le camp de Chambaran, dans le département de l'Isère.

On sait peu de choses sur l'internement en Isère dans la période très particulière qui va de la déclaration de guerre à la signature de l'armistice. L'administration française, en effet, fera disparaître toutes les archives sensibles<sup>9</sup> devant l'avance de l'armée allemande en juin 1940. Deux documents cependant apportent quelques éléments d'information. Le premier est un « relevé général des étrangers bénéficiant du droit d'asile résidant au camp de Chambaran »<sup>10</sup>, adressé le 27 janvier 1940 au préfet de l'Isère par le général Hartung, commandant la 14e région militaire. Ce relevé concerne 57 étrangers qui n'ont pas obtenu le statut de

---

<sup>4</sup> *Braunbuch über Reichstagsbrand und Hitlersterror*, Paris : Editions du Carrefour (1933).

<sup>5</sup> Voir notamment Arthur Koestler, *Hiéroglyphes 2*, Calman Lévy (1955) pp. 74 - 86 et Gustav Regler, *Le glaive et le fourreau*, Plon (1958) pp 221- 224.

<sup>6</sup> Koestler, p. 80.

<sup>7</sup> Archives nationales F/7/15129, autobiographie de Münzenberg.

<sup>8</sup> Décret-loi du 12 novembre 1938 relatif à la situation et à la police des étrangers.

<sup>9</sup> *Internement et camps d'internement en Isère*, Archives départementales de l'Isère, Grenoble (2003) p. 8.

<sup>10</sup> Archives départementales de l'Isère, 7882 W 14.

prestataires<sup>11</sup> et dont la demande va être réexaminée lors de la Commission de révision qui se tiendra le 12 février suivant. Le deuxième document est un rapport établi par deux délégués des centres de rassemblement<sup>12</sup> lors de leur visite du camp de Chambaran en mars 1940. A cette date, le camp rassemble des prestataires, intellectuels antifascistes, juifs et non juifs. Placés sous les ordres du commandant Sellier et du capitaine Achart, deux officiers que les auteurs du rapport jugent « humains », les internés attendent que leur situation de prestataires soit éclaircie. Ils sont en relative bonne santé et ils disposent d'une salle de cinéma. La plupart d'entre eux passent leur journée à casser des cailloux sur les chemins. « Un vrai travail de forçat ! » précise le rapport<sup>13</sup>.

Un témoignage direct complète cette description<sup>14</sup>. En décembre 1938, fuyant l'Autriche après l'Anschluss, les jumeaux Herbert et Otto Steinschneider arrivent à Grenoble. D'abord élèves au lycée Champollion, ils sont internés à Chambaran au début du mois de septembre 1939. En janvier 1940, à peine âgés de dix-huit ans, ils signent un engagement comme prestataires militaires. Otto qui plus tard deviendra citoyen français sous son nom de Résistance, Pierre Séguy, entretient une correspondance suivie avec ses parents. Il raconte en détails la vie quotidienne au camp : jardinage, corvées de quartier, empierrement de la route de Viriville avec des cailloux ramassés sur le terrain d'aviation de Marcilloles. Il mentionne aussi les rares exercices militaires, peu convaincants tant l'équipement et les armes de la première guerre sont obsolètes. Malgré tout, les jumeaux ne se plaignent pas de la vie au camp. Ils trouvent le temps d'étudier la littérature française et l'anglais, et même de jouer au bridge. Ils quittent Chambaran pour le camp de Meslay sur Maine le 27 mai 1940. Au cours d'un long entretien enregistré de nombreuses années plus tard<sup>15</sup>, Pierre Séguy se souviendra d'avoir participé vers la mi-mai à des aménagements destinés à de nouveaux arrivants au camp.

Münzenberg rejoint Chambaran le 18 ou le 19 mai 1940. Il retrouve là d'autres réfugiés allemands ou autrichiens qu'il connaît bien, pour la plupart occupés à des travaux de force. Il est pour sa part affecté à une tâche moins difficile. En compagnie de Valentin Hartig, un syndicaliste allemand comme lui interné politique, il aide le jardinier du commandant. Au nord, l'avance fulgurante des troupes allemandes se poursuit. Le 14 juin, elles entrent dans Paris, le 18, Lyon est déclarée ville ouverte. L'armée des Alpes, commandée par le général Olry, est mobilisée par les combats sur la frontière franco-italienne. Pour éviter que ses troupes ne soient prises à revers par l'armée allemande, le général Olry organise deux lignes de défense avec tous les hommes, les matériels et les munitions qu'il peut trouver. La première, arc-boutée sur le Rhône, s'étend de Lyon à la frontière suisse. La deuxième s'appuie sur la rivière Isère depuis le Rhône jusqu'à la cluse de Voreppe, puis sur les atouts du relief depuis Voreppe jusqu'au lac du Bourget. Le 19 juin à 16 h 15, les avant-gardes allemandes entrent dans la Préfecture du Rhône.

---

<sup>11</sup> La loi du 13 janvier 1940 autorise les étrangers et apatrides bénéficiant du droit d'asile à s'engager comme travailleurs étrangers, ou « prestataires », au service de l'armée française.

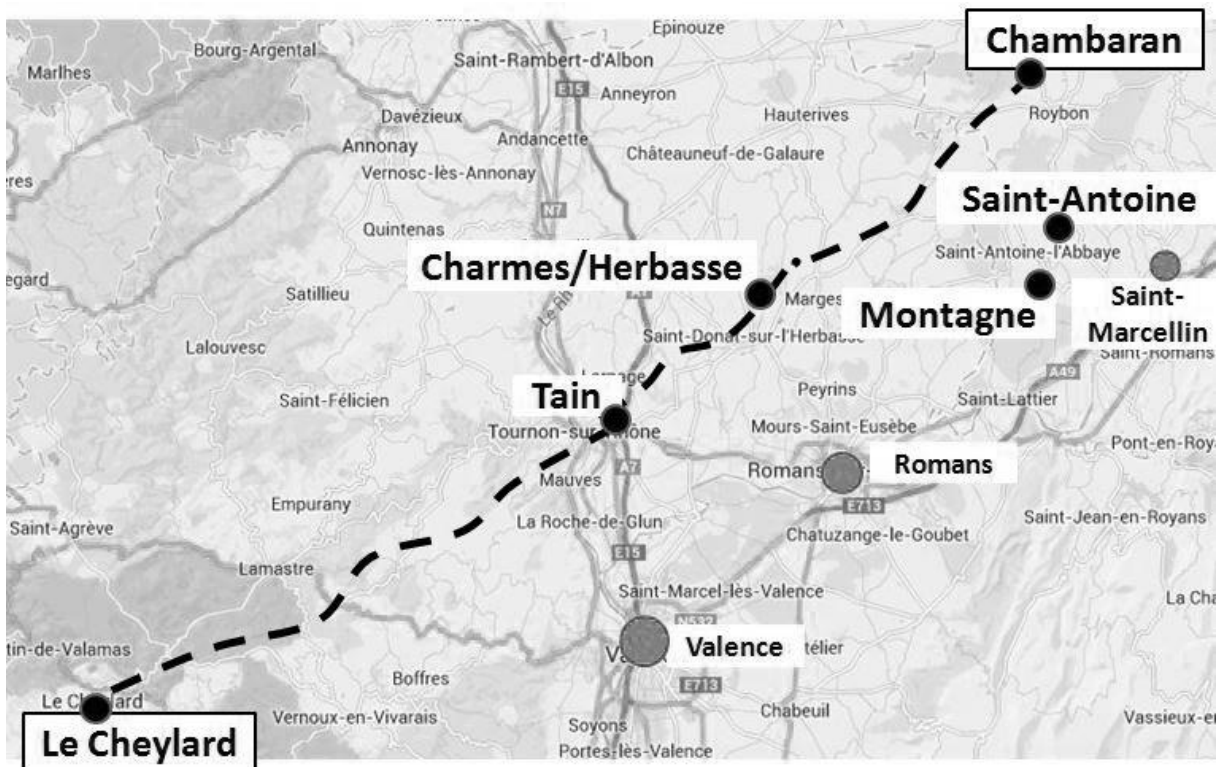
<sup>12</sup> AIU/AP17/192.18, Fonds Salomon Grumbach, *Rapport de MM. Milner et Canoni, visite des camps de l'Isère, 11-13 mars 1940*.

<sup>13</sup> Rapport de visite, p. 79.

<sup>14</sup> Pierre Séguy, *Lettres de Chambaran, septembre 1939 - mai 1940*, archives personnelles aimablement communiquées par Christiane Séguy.

<sup>15</sup> Pierre Séguy, entretien réalisé par Philippe Steinschneider, document MP3, Saarwellingen (1992), archives personnelles aimablement communiquées par Philippe Steinschneider.

C'est dans ce contexte que le camp de Chambaran est évacué en urgence, le 20 juin à trois heures du matin<sup>16</sup>. Tous les internés, tous les soldats et tous les officiers du camp<sup>17</sup> se mettent en route pour le camp du Cheylard, en Ardèche<sup>18</sup>. L'itinéraire le plus probable emprunte la vallée de l'Herbasse, franchit le Rhône à Tain et se prolonge vers le sud-ouest en terre ardéchoise. C'est une évacuation organisée. Ce n'est pas un sauve-qui-peut généralisé ni un transfert de prisonniers sous très haute surveillance. Au fil des heures la fatigue gagne, l'attention diminue et l'organisation se relâche. Discrètement, Münzenberg fausse compagnie à ses gardes.



*Evacuation du camp de Chambaran, 20 juin 1940 - Itinéraire présumé*

Le 22 juillet 1940, Babette Gross écrit, en français, à de proches amis suisses<sup>19</sup>. Libre, elle se trouve à Marseille. Elle parcourt inlassablement la ville à la recherche de son mari<sup>20</sup>, Willi Münzenberg, qui « était dans un camp de travail jusqu'au 21 juin ». Depuis cette date, ajoute-t-elle « on n'a plus rien vu, ni de lui, ni de quelques-uns de ses copains ». Elle espère que Münzenberg a pu prendre un bateau pour Oran, ou à tout le moins qu'il se trouve à nouveau retenu dans quelque camp. Babette consigne la date du 21 juin comme étant celle où son mari a quitté Chambaran. A l'issue d'une longue enquête, elle publiera en 1967 une biographie politique de Willi Münzenberg<sup>21</sup>. Dans cet ouvrage elle abandonne le 21 au profit du 20 juin, une différence de vingt-quatre heures qui est loin d'être un point de détail. Le 20 juin à l'aube,

<sup>16</sup> Aucune archive relative à cette évacuation n'est conservée au Service historique de la Défense au château de Vincennes (résultat de recherche communiqué par courrier le 5 novembre 2013).

<sup>17</sup> Le journal *Le Petit Dauphinois* du 28 juillet 1940 révèle que le camp de Chambaran a été copieusement pillé par des habitants du voisinage immédiatement après l'évacuation du 20 juin.

<sup>18</sup> Dans ses mémoires, le curé Clauzier fait état de la présence des réfugiés au Cheylard. Cf. P. Clauzier, *Souvenirs d'un curé Vivarois*, Saint-Etienne : Imprimerie Dumas (1957), pp 131-132.

<sup>19</sup> IHS Amsterdam, Fonds Brupbacher, lettre de Babette Gross à Paulette Brupbacher, 22 juillet 1940.

<sup>20</sup> Dans ses démarches auprès des autorités françaises, Babette présente Münzenberg comme son mari.

<sup>21</sup> Opus cité (voir notes 2 et 37).

les troupes allemandes quittent Lyon pour se lancer à l'assaut de Valence, Grenoble et Chambéry. Le 21, elles atteignent Saint-Rambert d'Albon au nord de la Drôme, Moirans et Voiron en Isère. Dans les heures et les jours qui suivent, l'armée française fait sauter plusieurs ponts sur le Rhône et l'Isère<sup>22</sup>. L'évacuation du camp de Chambaran est difficilement envisageable au-delà du 20 juin.

Le 14 août depuis Lisbonne, sa nouvelle résidence, Babette Gross communique à ses amis suisses les dernières informations qu'elle a pu recueillir. Selon l'un de ses camarades, Münzenberg aurait cherché à rejoindre la Suisse, d'autres pensent qu'il s'est dirigé vers Marseille pour prendre un bateau. Le 29 août, puis le 8 octobre, toujours sans nouvelles de son mari, elle commence à douter de sa liberté de mouvements car, pense-t-elle, il aurait inmanquablement donné signe de vie par l'intermédiaire d'amis qu'il connaît bien, ceux précisément à qui elle s'adresse.

Münzenberg ne rejoindra jamais Marseille ni la Suisse. Le 17 octobre 1940 dans l'après-midi, deux cultivateurs de Montagne sont à la chasse dans le bois du Cagnet au nord du village. Ils découvrent le corps d'un homme et ils alertent les autorités. Le lendemain matin deux gendarmes de Saint-Marcellin enquêtent sur place<sup>23</sup>. Après avoir établi un état des lieux illustré par un croquis, ils procèdent au constat. A six mètres au-dessous d'un chemin de terre se trouve un chêne sous lequel gît le cadavre d'un homme, étendu sur le dos, les jambes repliées, le bras gauche le long du corps et le droit reposant sur la poitrine. Le corps est sec et le crâne dépourvu de toute chair. Un morceau de cordelette à trois brins, de 30 cm de long, ayant un nœud coulant à l'une de ses extrémités adhère au cou de la victime. Un autre morceau de la même cordelette, d'une longueur de 1,20 m est fixé à une branche du chêne, située à 3,30 m du sol.

Les gendarmes établissent ensuite la liste des objets qu'ils découvrent, parmi lesquels des papiers au nom de Münzenberg Wilhelm, né le 14 août 1889 à Erfurt, homme de lettres, réfugié politique d'Allemagne, une carte postale aux Armées adressée à Willi Münzenberg, prestataire volontaire au camp de Chambaran, émanant de B. Gross, camp de Gurs, des lunettes et « un appareil de prothèse aux deux mâchoires ». Tous les objets sont remis à monsieur Mandier, maire de Montagne.

Messieurs Argoud et Gobertier, les deux chasseurs qui ont découvert le corps, monsieur Belle, garde-champêtre et monsieur Mandier, maire, déclarent unanimement que la mort paraît déjà ancienne, qu'il s'agit certainement d'un suicide par pendaison, que personne ne connaît le suicidé, qu'aucune disparition n'a été signalée, ni à Montagne, ni dans les communes alentour. A l'examen du corps, le docteur Carrier de Saint-Marcellin note un état de décomposition très avancée, la perte du revêtement cutané de la face, l'absence de signes apparents de violence extérieure. Il conclut à « la pendaison par suicide » et il délivre le permis d'inhumer.

Pour l'anecdote, nous ajoutons quelques compléments fournis récemment<sup>24</sup> par l'un des derniers témoins de l'époque, monsieur Brun, qui a vécu l'épisode d'octobre 1940 à Montagne, sans jamais toutefois avoir vu le cadavre de Münzenberg. Bien qu'invérifiables, les détails qu'il apporte méritent d'être retenus pour ce qu'ils sont, à savoir les traces de

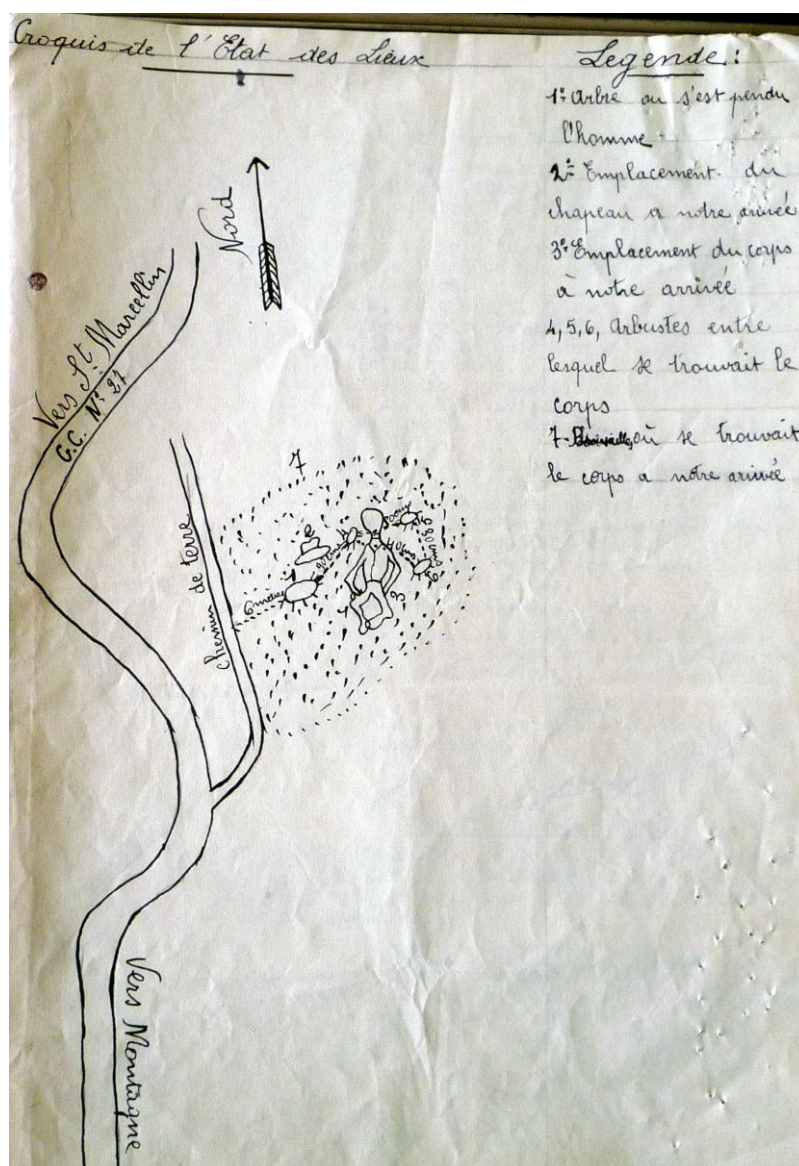
---

<sup>22</sup> Le pont de Valence est détruit dès le 19 juin, les trois ponts de Romans à Bourg-de-Péage sautent le 20 juin, celui de Tain à Tournon, le 23.

<sup>23</sup> Le rapport de gendarmerie est conservé aux Archives départementales de l'Isère, côte 6398 W 8.

<sup>24</sup> Propos recueillis en février 2011.

l'évènement encore présentes dans la mémoire locale en ce début de 21e siècle. Le 17 octobre, déclare monsieur Brun, Argoud et Gobertier, deux chasseurs du village, se dirigent vers une « allière » du bois du Cagnet. Les deux amis ont l'intention de se poster et d'attendre que les grives, irrésistiblement attirées par les baies, offrent des cibles faciles. Soudain l'un d'eux fait feu. Il surveille la trajectoire de l'oiseau qu'il vient d'abattre en plein vol, se précipite vers le fourré où il atterrit, et c'est là, près d'un chêne, qu'il aperçoit un cadavre. Monsieur Brun se souvient qu'au cours de l'été une drôle d'odeur s'échappait du bois du Cagnet, et aussi que les chevaux d'un agriculteur voisin, monsieur Buisson, refusaient obstinément de passer sur le chemin de terre tout proche. Il rapporte en outre, précision macabre mais réaliste, que le mort avait les mâchoires pleines de dents en or, ce que l'un des témoins de l'époque formulait ainsi : « Le pendu a une fortune dans la gorge ! »



*Extrait du rapport de gendarmerie  
(Archives départementales de l'Isère, 6398 W 89)*

On enterre Münzenberg à Montagne, probablement le dimanche 20 octobre. La date n'est nulle part consignée puisqu'il n'existe, détail troublant, aucun acte d'état-civil. Une vingtaine de personnes assiste à la modeste cérémonie, empreinte de sobriété et de discrétion. Le 21

octobre, la gendarmerie transmet au procureur de Saint-Marcellin le procès-verbal relatant la découverte d'un cadavre à Montagne, expédition ainsi motivée : « suicide par pendaison de Münzenberg Wilhelm du camp de Chambaran ». Le 22, le dossier est enregistré au Parquet, il sera « classé suicide » peu après. Le mercredi 23 octobre, le *Petit Dauphinois*, journal grenoblois, informe ses lecteurs de la découverte du corps. Le 26 octobre, le général commandant la Brigade Centrale de Renseignement de la 14<sup>e</sup> Région militaire, celle de Lyon, ordonne à la gendarmerie de Saint-Marcellin de lui transmettre tous les objets trouvés sur le corps de Münzenberg. Le 27 octobre, deux gendarmes se rendent à Montagne et récupèrent les objets en question, contre un reçu en bonne et due forme. Le même jour, ils les adressent à la Brigade Centrale de Renseignement de Lyon.

Les limites de l'enquête conduite à Montagne en octobre 1940 ont été maintes fois soulignées. Dans leur rapport, les gendarmes s'en tiennent aux apparences. Ils concluent au suicide par pendaison, mais ils n'apportent aucunement la preuve que la cordelette encore attachée au chêne a effectivement supporté le corps qui gît au-dessous et ils ne démontrent pas que l'identité du mort est bien celle mentionnée sur la carte d'identité d'étranger trouvée dans ses vêtements. Quant à l'examen médico-légal pratiqué sur place par le docteur Carrier, il paraîtrait aujourd'hui insuffisant pour motiver l'octroi du permis d'inhumation. Cependant, si l'on veut bien replacer les faits dans leur contexte, la conduite et les conclusions de l'enquête, l'examen du docteur Carrier, ou encore la décision du procureur de la République de classer le dossier, n'ont pas de quoi choquer. A l'époque les suicides par pendaison ne sont pas rares. Les préoccupations du moment sont multiples et impérieuses. Il n'y a pas de raison particulière de s'attarder sur la mort d'un apatride dont personne n'a signalé la disparition.

C'est bien pour cela que l'intervention pressante de la Brigade Centrale de Renseignement est surprenante. S'agit-il d'une mesure de routine ? Ou bien est-ce le patronyme « Münzenberg » qui a expressément attiré l'attention des autorités militaires ? Aux termes de l'article 19 de la convention d'armistice, les autorités françaises doivent livrer tout ressortissant allemand nominativement réclamé par le III<sup>e</sup> Reich. Or, Münzenberg est inscrit sur la liste noire de la Gestapo<sup>25</sup>.

Le 29 novembre 1940, le journal suisse *Volksrecht* annonce le décès de Münzenberg<sup>26</sup>. Informée par ses amis, Babette veut s'assurer que le corps retrouvé à Montagne est bien celui de son mari. Elle enquête sans relâche. En mai 1941, alors qu'elle vient juste de s'installer à Mexico, elle reçoit le rapport de l'un de ses anciens collaborateurs. Selon ce rapport, le maire de Montagne a prouvé que l'identité était établie mais il n'a donné aucune explication sur les circonstances et les causes de la mort. Quels éléments de preuve le maire a-t-il avancés pour que Babette se persuade que c'est bien son mari qui a été retrouvé à Montagne ? On peut faire l'hypothèse que l'évocation des prothèses garnies de dents en or a joué un rôle même si, bien qu'ancrée dans la mémoire locale, la présence du métal précieux n'est pas signalée dans les documents officiels<sup>27</sup>. Quoi qu'il en soit, dès juin 1941 Babette Gross a acquis la certitude que le corps reposant dans le cimetière de Montagne est celui de Münzenberg<sup>28</sup>. Elle est la mieux

---

<sup>25</sup> International Tracing Service (ITS), Bad Arolsen, n° 1004, fiche Münzenberg de la "Geheime Staatspolizei" de Neustadt.

<sup>26</sup> Communisme, p 40.

<sup>27</sup> Kurt Kersten sera le seul à faire allusion (p. 497) à la valeur que représentaient les appareils dentaires de Münzenberg, dans un article intitulé : *Das Ende Willi Munzenbergs, Ein Opfer Stalins und Ulbrichts*, in : *Deutsche Rundschau* (1957) pp 484-499, traduction : Christiane Séguy.

<sup>28</sup> IISH, lettre de Babette Gross à Paulette Brupbacher, 13 juin 1941.

placée pour poser cette affirmation qui, en l'absence de reconnaissance formelle du corps, lève le doute quant à l'identité du mort.

Dans les années qui suivent, Babette Gross se préoccupe de faire aménager et entretenir la tombe de Münzenberg comme en témoignent les nombreux courriers échangés avec la mairie de Montagne<sup>29</sup>. Toujours avide de renseignements et soucieuse de comprendre ce qui s'est exactement passé en juin 1940, elle conduit des investigations dans le village et alentour, et ce à trois reprises : août 1947, mai 1951<sup>30</sup>, mai ou juin 1956<sup>31</sup>. Elle cherche aussi, avec beaucoup de ténacité, à récupérer les objets personnels trouvés sur le corps de son mari. Ce qui l'intéresse spécialement, déclare-t-elle, c'est une carte postale avec son adresse qui se trouvait parmi les papiers<sup>32</sup>.

En août 1956, l'adjudant Albert Taillade, commandant la brigade de gendarmerie de Saint-Marcellin, rouvre le dossier. Après avoir enquêté auprès du Parquet, puis à Montagne, il rédige une note<sup>33</sup> intitulée « Renseignements Münzenberg ». De cette note, on ne connaît qu'un double orphelin de toute référence. Dans un bref courrier d'accompagnement, sur papier neutre, le destinataire est en tout et pour tout désigné par ces deux mots « mon Capitaine ». Si l'on en juge par sa forme, la réponse de l'adjudant n'est pas destinée à emprunter la voie hiérarchique. Martin Rott, un journaliste allemand, apprendra plus tard qu'elle a été établie « sur la demande d'un officier français » désireux d'avoir « un rapport des faits<sup>34</sup> ». Il s'agit certainement d'une requête officieuse que l'adjudant Taillade estime suffisamment légitime pour lui donner suite.

La note commence par un rappel des faits, suivi de quelques indications relatives à la tombe de Münzenberg. L'adjudant rapporte ensuite les déclarations de trois personnes, à savoir les deux témoins de 1940, messieurs Argoud et Gobertier, et une madame Gobertier. Celle-ci se souvient avoir eu, en juin 1940, la visite d'un homme grand, vêtu de noir, qui voulait se faire conduire à Voiron. Bien que possédant une voiture, elle a refusé, l'homme a alors proposé d'acheter le véhicule. Il a déclaré qu'ils étaient trois, dont l'un, souffrant, se trouvait à quelque distance, sur la route de Saint-Marcellin. Madame Gobertier n'a pas donné suite à la demande présentée par cet inconnu à l'accent étranger, elle a néanmoins préparé la tasse de café qu'il voulait porter à son ami malade. L'adjudant Taillade commente : « S'agit-il de Münzenberg, malade, qui n'a pu être amené par deux de ses amis, lors de l'arrivée des troupes allemandes dans la région ? Enigme. L'enquête, ni aucune pièce officielle ne mentionne ce rapprochement, et pourtant, à Montagne, petite commune tranquille, on opte pour cette supposition. »

---

<sup>29</sup> Archives municipales de Montagne. Nous remercions vivement monsieur Vincent Lavergne, maire de Montagne, et monsieur Alain Vivier, ancien maire, pour leur accueil et pour la mise à disposition de documents et de renseignements.

<sup>30</sup> Fonds Kurt Kersten, Leo Beck Institute Archives, AR - C.117 4061, Lettre de Babette Gross à Kurt Kersten, 17 juin 1951.

<sup>31</sup> Note Taillade, 1956.

<sup>32</sup> Archives municipales de Montagne (Lettre de Babette Gross à Joseph Micoud, secrétaire de mairie, 24 août 1947).

<sup>33</sup> Double conservé par l'ancien gendarme Taillade, aimablement communiqué par Madame Simone Roche, organisatrice du Colloque d'Aix-en-Provence. Une copie de ce document figure dans *Communisme* n° 38-39, curieusement amputée de l'alinéa sur « Montagne, petite commune tranquille... ».

<sup>34</sup> Martin Rott, « Lever le voile sur une énigme : le destin de Willi Münzenberg », in : *Frankfurter Allgemeine Magazin* du 20 juin 1990, traduction : Micheline Revet.



Pour leur part, messieurs Argoud et Gobertier pensent que le corps a pu être découvert par d'autres qu'eux avant le 17 octobre comme le laisse supposer « l'absence de tout argent ». Hypothèse d'un vol sur la dépouille que Taillade écarte immédiatement : « simple supposition » dit-il. Prise de position apaisante corroborée par la remarque : « à Montagne, petite commune tranquille ». On pourrait croire que l'adjudant cherche à décourager les curiosités intempestives, d'autant qu'il prolonge le message dans sa conclusion en rappelant que l'affaire date de 1940 et qu'à l'époque elle n'a pas ému les populations. Dans son souci de ne pas donner place à des informations qui pour lui n'en sont pas, Taillade est assez elliptique dans ses propos. Il omet de dire que madame Gobertier est l'épouse de l'un des deux chasseurs ayant découvert le corps de Münzenberg, et aussi de signaler qu'elle tenait en 1940 le café-épicerie de ses parents situé au centre du village.

Quant à la ville indiquée par l'homme à la recherche d'une voiture, Voiron, elle se situe sur le trajet logique entre Montagne et Genève, mais elle permet aussi, au prix d'un léger détour, de rejoindre Grenoble et, au-delà, Marseille par les Alpes. Comme les fugitifs n'ont rien dit de leur destination finale, l'alternative évoquée par Babette peu après la disparition de Münzenberg, c'est-à-dire la Suisse ou l'Afrique du nord via Marseille, reste ouverte.

Pourquoi, comment, et avec qui Münzenberg s'est-il retrouvé à Montagne ? Que sait-on de son séjour dans ce village ? Comment sa fuite vers la liberté s'est-elle transformée en rendez-vous avec la mort ?

Nombre de travaux et de publications ont cherché à répondre à ces questions à partir des trois sources d'informations habituellement convoquées, à savoir les témoignages de ceux qui, avec Münzenberg, ont vécu l'évacuation du camp de Chambaran, les témoignages des habitants de Montagne qui ont connu, de près ou de loin, les événements de 1940, les apports issus d'archives ou d'ouvrages historiques. Les témoignages sont peu nombreux, lacunaires, flous, et parfois contradictoires. Ils ont de surcroît souvent été reformulés, voire dilués, dans les hypothèses explicatives construites, en toute logique, pour tenter de combler les vides et de mieux comprendre les événements. C'est pourquoi nous faisons le choix de revenir, autant que faire se peut, aux témoignages d'origine tels qu'ils ont été rapportés, notamment par Kurt Kersten<sup>35</sup> et Babette Gross au terme de recherches engagées dès 1940, puis par Martin Rott à l'issue de ses enquêtes de 1988 et 1990 à Montagne. Dans une lettre à un éditeur de Londres<sup>36</sup>, Babette Gross présente Kurt Kersten comme l'un de ses principaux collaborateurs à son projet de biographie<sup>37</sup>. C'est finalement Kersten qui publiera le premier article relatif à la fin de Münzenberg<sup>38</sup>, prenant appui en particulier sur les dires de Hans Siemsen, ami proche et co-rédacteur du *Livre Brun*. Ce dernier fait état d'une discussion lors d'une halte « près de Saint-Antoine », le 21 juin 1940<sup>39</sup>. Münzenberg envisage de s'enfuir et confie à Siemsen qu'il a sur lui 2.000 francs avec lesquels il veut acheter une voiture.

En 1967, Babette situe cette discussion à Charmes-sur-l'Herbasse, le 20 juin en fin de journée. Assis sur deux troncs d'arbres, Münzenberg et cinq de ses compagnons, dont le journaliste Clément Korth, débattent les sombres perspectives du moment et les moyens d'en réchapper.

---

<sup>35</sup> Kurt Kersten, journaliste et écrivain allemand, se réfugie en France à la fin des années 1930. Interné en 1939, puis libéré au moment de l'armistice, il se rend en Martinique où il est à nouveau enfermé dans un camp. Fonds Kurt Kersten, *Note biographique* rédigée par Alice C. David.

<sup>36</sup> Fonds Kurt Kersten, lettre de Babette Gross à l'éditeur Purdy, 7 juillet 1951.

<sup>37</sup> Babette Gross, *Willi Münzenberg, Eine Politische Biografie*, Stuttgart : Deutsche Verlagsanstalt (1967). Dans le présent document, nous nous référons à la traduction anglaise (voir note 2).

<sup>38</sup> Kersten, opus cité note 23.

<sup>39</sup> Kurt Kersten fait la même erreur de date que Babette Gross dans sa lettre du 27 juillet 1940.

Tous les témoins retrouvés par Babette se souviennent de cette fameuse discussion. Energique et décidé, Münzenberg préconise la fuite, seul, ou de préférence à quelques-uns. Pour lui, rester dans cette longue colonne de réfugiés peu habitués aux marches forcées, c'est à coup sûr aller vers un cruel destin. Les autres ne sont pas d'accord. Ils estiment que la solution la moins risquée est, au contraire, de rester dans la colonne<sup>40</sup>.

Il est impossible de savoir où et quand Münzenberg quitte la colonne des internés. Quelques témoignages en revanche évoquent ceux qui l'accompagnent. Selon les déclarations de Hans Siemsen, rapportées par Kurt Kersten, Münzenberg s'éclipse en compagnie de Valentin Hartig et de deux internés plus jeunes. Kersten a essayé, en vain, de retrouver ces deux jeunes gens qui « seraient partis à l'Est après la guerre » et dont l'un « est présumé s'appeler Wandel<sup>41</sup> ». Babette Gross reste prudente, elle ne précise pas le nombre de personnes accompagnant Münzenberg dans sa fuite et elle dit ne rien savoir des deux jeunes hommes. L'un d'eux, ajoute-t-elle cependant, est peut-être le « jeune homme roux » remarqué au camp de Chambaran par plusieurs compagnons de Münzenberg. Valentin Hartig et Clément Korth donneront certaines précisions à Babette. Le jeune homme roux, âgé d'environ vingt-cinq ans, se trouvait déjà à Chambaran lorsque les internés en provenance de Paris sont arrivés. On n'a su de lui que ce qu'il a bien voulu en dire, à savoir qu'en raison de ses sympathies communistes, il avait été enfermé dans un camp de concentration allemand d'où il s'était enfui. Il a tenu avec entêtement à être dans le même baraquement que Münzenberg. Il ne l'a pas quitté pendant les derniers jours au camp, ni durant la marche. Et lorsque Münzenberg a parlé de fuite, il a fortement approuvé en applaudissant. A partir du moment où Münzenberg a disparu, on n'a plus vu ce jeune homme roux. On ne l'a pas revu non plus au Cheylard, ni à Marseille où sont parvenus la plupart de ceux qui ont quitté Chambaran le 20 juin 1940<sup>42</sup>.

Le groupe de quatre personnes que Siemsen voit s'éloigner à travers champ comprend donc Münzenberg, Hartig et deux jeunes hommes inconnus. Pour Münzenberg qui ne parle pas - ou très peu et très mal - le français, Valentin Hartig, parfaitement bilingue, est un compagnon précieux dans l'aventure risquée qui commence. D'ailleurs, alors qu'ils jardinaient ensemble au camp, Münzenberg a déjà essayé de le convaincre de s'enfuir en Suisse avec lui<sup>43</sup>. En revanche, la présence de deux inconnus est plus surprenante, du moins si on l'examine avec la rationalité de ceux qui connaissent la fin de l'histoire. En juin 1940, Münzenberg n'hésite pas à prendre le large en leur compagnie.

Kurt Kersten quitte le camp où il est interné en Martinique et s'installe à New-York en 1945<sup>44</sup>. A plusieurs reprises, il visitera l'Europe sans que l'on sache si Montagne a fait partie de ses destinations. En tout cas dans son article de 1957 il se réfère avec prudence à des témoignages émanant, dit-il, d'habitants du village. D'après ces témoignages, le jour de l'évasion en fin de journée, quatre hommes auraient négocié la location d'une voiture dans un café à Montagne avant de disparaître dans le bois du Caugnet. Plus tard, trois seulement seraient ressortis du bois. Kersten complète ce récit avec ce que lui a confié Siemsen. Hartig aurait perdu Münzenberg après avoir négocié une voiture, en un lieu, à un moment, et dans des circonstances non précisés. Kersten ajoute un autre détail, qu'il tient de l'un de ses compagnons d'internement en Martinique : en fin de soirée, Hartig serait revenu vers ce qu'il restait de la colonne en marche vers le Cheylard, déclarant qu'il avait négocié une voiture et

---

<sup>40</sup> Gross, p. 3-4.

<sup>41</sup> Kersten, p. 499.

<sup>42</sup> Gross, p. 325.

<sup>43</sup> Gross, p. 323.

<sup>44</sup> Fonds Kurt Kersten. *Note biographique*.

qu'il ne savait pas où était passé Münzenberg. Ce qui est certain, conclut Kersten, c'est, d'une part, que l'on a retrouvé Hartig interprète pour des délégations allemandes à Paris, d'autre part, que le même Hartig a toujours maintenu ne rien savoir sur la fin de Münzenberg, ni sur les deux jeunes gens.

Les propos consignés par le journaliste Martin Rott lors de ses enquêtes à Montagne en 1988 et 1990, apportent d'autres informations. En 1988, le journaliste allemand rencontre Julien Buisson, celui dont les chevaux rechignaient à longer le bois du Caugnet. Monsieur Buisson a vu la cordelette pendre de l'arbre le jour de la découverte du corps. Elle ressemblait à celle utilisée pour lier les « ballots » de tabac et, selon lui, elle pouvait supporter le poids d'un homme. Un autre habitant du village, Marcel Vivier, rapporte que, fin 1940, le garde champêtre a vu quatre étrangers traverser Montagne un jour d'été. Le lendemain matin, trois seulement sont revenus au village prendre le car pour Saint-Marcellin. En 1990, Martin Rott rencontre Fernand Germain qui répète ce que l'aubergiste de Montagne, monsieur Larra, lui a raconté au cours de l'été 1940. Un jour, déclare-t-il, trois hommes ont traversé le village, "des juifs ou des Allemands" a alors supposé monsieur Larra à les entendre parler. Arrivés au croisement près du bois du Caugnet, l'un d'eux fait demi-tour pour demander à monsieur Larra de lui vendre le cheval qui vaque dans l'enclos de l'auberge, et une voiture à cheval, car ses pieds le font souffrir. Monsieur Lara répond négativement et il s'inquiète de savoir où sont les autres hommes qu'il a vus avec son interlocuteur peu avant. Ce dernier répond qu'ils sont partis devant et qu'il va les rattraper.

Lorsqu'il fait le bilan de ses enquêtes à Montagne, Martin Rott conclut que les seules certitudes qui s'imposent sont, premièrement que des étrangers ont circulé dans ce village fin juin 1940 et, deuxièmement, que personne parmi les témoins ayant vu le corps retrouvé dans le bois du Caugnet n'a reconnu l'un de ces étrangers.

Pour être complet sur l'épisode de Montagne, il faut encore citer le témoignage de Wilhelm Leo, rapporté par son fils Gerhard dans un ouvrage autobiographique publié en 1988<sup>45</sup>. Le récit figure dans une postface intitulée « Quarante ans plus tard »<sup>46</sup>. Peu avant sa mort à la fin 1945, Wilhem Leo confie à son fils qu'il a été l'un des deux hommes à avoir accompagné Münzenberg dans sa fuite. Ce qu'il dit à propos du passage des fugitifs à Montagne diverge des autres témoignages sur un point important : ils auraient selon lui laissé Münzenberg seul à la terrasse d'un café. Ni madame Gobertier, ni Kurt Kersten, ni aucun des habitants entendus par Martin Rott n'a jamais déclaré cela. Le point d'orgue des révélations faites par Wilhem Leo est un argumentaire accréditant la thèse du suicide. Il décrit un Münzenberg fatigué et en proie au désespoir qui finit par s'isoler pour se pendre.

Quelques années plus tard, en 1992, un autre témoignage, tout aussi tardif et retentissant, plaidera également en faveur du suicide. Dans une communication<sup>47</sup>, le journaliste Karlheinz Pech fait état d'une lettre découverte bien après le décès de son auteur. Ce dernier se nomme Heinz Hirth et déclare avoir partagé les ultimes moments de Münzenberg en juin 1940, un Münzenberg affaibli dont il décrit minutieusement le désespoir et le passage à l'acte. Babette

---

<sup>45</sup> Gerhard Leo, *Frühzug nach Toulouse*, Berlin : Verlag der Nation (1988), publié en français sous le titre *Un train pour Toulouse*, Paris : éditions Messidor (1989), réédité sous le titre *Un allemand dans la Résistance - Le train pour Toulouse*, Paris : éditions Tirésias (1998).

<sup>46</sup> Leo, pp. 321-342. La postface ne figure pas dans les éditions françaises.

<sup>47</sup> *Un nouveau témoin dans l'affaire du décès de Münzenberg*, Actes du Colloque d'Aix-en-Provence (1992), pp. 177-183. La lettre de Heinz Hirth figure in extenso dans le texte de la communication.

Gross sera la première à rejeter vigoureusement les affirmations de Wilhem Leo<sup>48</sup>. Dans une publication de 1993, Stéphane Courtois, historien et directeur de recherches au CNRS, considère comme très douteuses les déclarations de Hirth ainsi que celles de Leo : « Ces témoignages sont peu crédibles, à la fois par les contradictions qu'ils comportent et/ou par le fait qu'ils proviennent de personnes contrôlées, d'une manière ou d'une autre, par les services soviétiques ou est-allemands<sup>49</sup>. »

Madame Gobertier	A discuté avec un étranger (appartenant à un groupe de trois) qui voulait louer ou acheter une voiture	Adjudant Taillade (1956)
Hans Siemsen	A vu Münzenberg s'enfuir avec Hartig et deux inconnus, a déclaré que Münzenberg avait 2000 francs et qu'Hartig a négocié une voiture, ne croit pas au suicide	Kurt Kersten (1957)
Valentin Hartig et Clément Korth	Ont repéré un jeune homme roux qui recherchait la compagnie de Münzenberg au camp et pendant l'évacuation. Hartig ne croit pas au suicide.	Babette Gross (1967)
Wilhelm Leo	Aurait été l'un des deux inconnus accompagnant Münzenberg qui serait resté seul à la terrasse d'un café avant de se pendre	Gerhard Leo (1988)
Julien Buisson	A vu la cordelette attachée au chêne	Martin Rott (1990)
Marcel Vivier	A entendu le témoignage du garde champêtre : quatre hommes sont entrés dans le bois du Cagnet, trois seulement en sont ressortis	idem
Fernand Germain	A entendu le témoignage de l'aubergiste Larra : trois étrangers ont traversé le village, l'un d'eux a fait demi-tour pour négocier un cheval	idem
Heinz Hirth	Affirme que Münzenberg, dont il aurait partagé les dernières heures, s'est suicidé	Karlheinz Pech (1992)

*La fin de Münzenberg : liste des témoignages nominatifs et des auteurs qui les ont rapportés (à noter que la fiche de renseignements de l'adjudant Taillade n'avait pas vocation à être rendue publique)*

Cette réfutation de la thèse du suicide est corroborée par des interrogations d'ordre technique, passées sous silence dans le rapport de gendarmerie, mais bien concrètes : d'où provenait la corde ? Était-elle appropriée à cet usage ? Comment a-t-elle pu être fixée à une branche située à 3,30 m du sol ? A cela s'ajoutent deux témoignages qui s'inscrivent en faux contre l'idée

<sup>48</sup> Voir Rott, article cité.

<sup>49</sup> Communisme, p. 39.

selon laquelle Münzenberg aurait pu être suicidaire. En décembre 1940, Hans Siemsen écrit à Babette. Evoquant la dure journée du 20 juin, il déclare sans ambiguïté au sujet de Münzenberg : « Il était très actif et énergique et avait surmonté la fatigue de la longue marche bien mieux que moi ». Valentin Hartig confirme ce point de vue dans un courrier d'août 1963, toujours adressé à Babette : « Un suicide me semble exclu. J'ai passé des jours à travailler au jardin avec lui. Bien sûr nous parlions des événements malheureux qui nous préoccupaient et nous déprimaient, mais je n'ai remarqué aucun signe de désespoir qui aurait pu le conduire jusqu'au suicide, ni aucune intention de mettre fin à ses jours<sup>50</sup> ».

L'autre hypothèse est celle de l'assassinat, avec plusieurs variantes. La piste du crime crapuleux n'a jamais été explorée. Et pourtant l'époque est troublée et les deux mille francs destinés à l'achat d'un véhicule ont disparu. En soi, ce dernier point ne constitue pas une preuve car Münzenberg a très bien pu confier l'argent à celui qui était chargé de la négociation. Valentin Hartig qui parle bien le français est peut-être celui-là. Madame Gobertier cependant se souvient d'un homme à l'accent étranger, et surtout Babette Gross a toujours considéré qu'Hartig n'était pour rien dans la disparition de son mari. Il est possible aussi que Münzenberg ait, à un moment où il se trouvait seul, tout simplement fait une mauvaise rencontre. Il parle quelques mots seulement de français, et avec un fort accent allemand, ce qui n'est pas nécessairement idéal pour attirer la sympathie en ces temps de guerre. Il faut regretter que l'enquête de 1940 n'aborde pas l'éventualité du crime crapuleux, au point de ne pas signaler l'absence d'argent, détail au moins aussi important que beaucoup d'autres qui figurent dans le rapport. Il serait intéressant par exemple de disposer de l'analyse technique des gendarmes sur l'hypothèse d'un simulacre de pendaison destiné à camoufler un crime.

Pour les historiens, l'assassinat par la Gestapo est peu probable, car celle-ci préfère prendre vivants ceux qu'elle recherche<sup>51</sup>. D'ailleurs, dans un dossier au nom de Münzenberg retrouvé dans les archives de la police allemande figure cette mention, datée de 1942 : « apparemment trouvé pendu dans une forêt des environs de Saint-Marcellin<sup>52</sup> ». Kurt Kersten est le premier, en 1957, à argumenter une autre hypothèse, celle de l'assassinat sur ordre de Staline. Babette Gross prend acte de cette éventualité, tout en précisant que l'on ne dispose d'aucun indice ou témoignage sûr. Elle admet toutefois la probabilité d'un assassinat pour motifs politiques<sup>53</sup>.

Au début des années 1990, Pierre Séguy, prestataire au camp de Chambaran en mai 1940, apporte une nouvelle contribution au débat sur la mort de Münzenberg. Passionné par cette énigme, il affirme avoir découvert le véritable itinéraire qui a amené les fugitifs de Chambaran à Montagne, et disposer de documents totalement inédits. Dans une lettre du 25 avril 1995 adressée à l'historien Pierre Broué<sup>54</sup>, il déclare sans détour : « Alors Münzenberg se sépare du gros de la troupe avec trois compagnons dont je connais les noms. Ils prétendent l'avoir vu pendu le lendemain. Je prétends que c'était l'œuvre des staliniens<sup>55</sup> qui avaient attendu cette occasion pour le liquider ». Pierre Séguy connaît très bien les lieux et le contexte de l'époque, il conserve un mauvais souvenir de sa cohabitation avec les communistes

---

<sup>50</sup> Gross, p 325.

<sup>51</sup> Dans *Vies et morts de Jean Moulin* (Ed. Fayard, 1998), Pierre Péan signale qu'en 1939 les agents V.10 et V.49 de la Gestapo surveillaient étroitement les agissements de Münzenberg.

<sup>52</sup> Harald Wessel, *Münzenbergs Ende. Ein deutscher Kommunist im Widerstand gegen Hitler und Stalin. Die Jahren 1933 bis 1940*, Berlin : Dietz verlag (1991), p. 227, traduction : Micheline Revet.

<sup>53</sup> Gross, pp. 325-326.

<sup>54</sup> Archives personnelles de Pierre Séguy.

<sup>55</sup> Pierre Séguy ne désigne pas nécessairement des agents mandatés par Staline.

pendant la Résistance<sup>56</sup>, deux éléments qui expliquent peut-être l'orientation résolue de son approche. Pierre Séguy est décédé en 2004 sans avoir mené à bien son projet de publication sur la mort de Münzenberg.

Au cours des dernières décennies, les archives de l'URSS et de l'Allemagne de l'Est ont livré une partie de leurs secrets. Il est établi que, dès 1937, Staline a décidé la « liquidation » politique et physique de Münzenberg. En janvier 1940, Walter Ulbricht, futur dirigeant de la RDA, n'est pas en reste. L'un des journaux communistes qu'il contrôle publie à Stockholm des menaces de mort dirigées contre Münzenberg<sup>57</sup>. La thèse de l'exécution est rationnellement envisageable. En 2005, une publication grenobloise<sup>58</sup> ne laisse aucun doute à ce sujet : « Au moment du pacte germano-soviétique, il (Münzenberg) n'hésite pas à faire paraître dans son journal l'Avenir, et sur huit colonnes « Staline, c'est toi le traître », signant ainsi sa condamnation à mort. Interné au camp de Chambaran en 1940, il est libéré au moment de la débâcle. On le retrouve pendu en juin 1940, à Montagne, assassiné par un agent de Staline ». En 2008, Alain Dugrand et Frédéric Laurent présentent un ensemble de présomptions étayant la thèse de l'assassinat sur ordre de Staline et ils évoquent plusieurs meurtriers potentiels dont l'énigmatique jeune homme roux<sup>59</sup>. Se pose à ce propos la question du mode opératoire : pourquoi des agents chargés d'une exécution discrète auraient-ils pris la peine de mettre en scène un suicide par pendaison, en veillant à laisser sur place les papiers du mort afin que nul n'ignore son identité ? S'agit-il d'un message destiné à informer, ou prévenir, ceux qui sont en mesure de le comprendre ? Quoi qu'il en soit, il faut le rappeler, la preuve historique de cette exécution fait défaut. En 2011, Kasper Braskén, chercheur allemand spécialisé dans l'histoire du Komintern, se demande si elle figure dans les 1300 pages, encore sous embargo, du dossier Münzenberg conservé dans les archives de Moscou<sup>60</sup>. Il a depuis eu l'occasion de consulter une grande partie des pièces de ce dossier, riches en informations inédites mais muettes en ce qui concerne l'éventualité d'un assassinat commandité par Staline<sup>61</sup>.

Au moment de conclure, force est de constater qu'à ce jour les causes et les circonstances de la mort de Münzenberg ne sont pas élucidées. Depuis 1940, nombreux sont ceux qui se sont attachés à traquer les documents susceptibles de fournir des indications pertinentes, à rassembler un éventail de témoignages, à explorer la moindre trace, sans parvenir à des conclusions irréfutables. L'enchaînement des faits, depuis le moment où Münzenberg quitte la colonne des réfugiés jusqu'à celui de sa mort à Montagne, relève en grande partie de suppositions. Et l'origine du décès n'est pas clairement attestée. Est-ce un suicide, un meurtre, crapuleux ou non, une exécution pour motifs politiques ? Comme rien n'est prouvé, rien ne peut être définitivement écarté<sup>62</sup>.

Domageable sur le plan de la connaissance historique, l'absence de preuves a aussi des répercussions sur les enjeux de mémoire. A l'évidence, les constats « assassiné par un agent

---

<sup>56</sup> Document MP3. En 1944, le jeune Séguy, résistant gaulliste, se voit confier la co-rédaction de *En avant F.F.I. (Drôme)*, journal d'union entre l'Armée Secrète (AS) et les Francs-Tireurs et Partisans Français (FTPF). Il perd la bataille d'influence qui l'oppose à des journalistes communistes rompus au combat politique.

<sup>57</sup> Kersten, p. 497.

<sup>58</sup> 1939-1945, *L'Isère en Résistance*, Grenoble : éditions Le Dauphiné Libéré (2005), pp. 116-117.

<sup>59</sup> Alain Dugrand, Frédéric Laurent, *Willi Münzenberg, artiste en révolution*, Fayard (2008), p. 561.

<sup>60</sup> Kasper Braskén, *East German uses of Remembrance and the Contentious Case of Willi Münzenberg*, Cowapa 22/2011, Abo Akademi University, p. 29.

<sup>61</sup> Information communiquée par Kasper Braskén, courrier électronique du 1er décembre 2013.

<sup>62</sup> Bernard Giroud, chroniqueur historique dans *Le Mémorial de l'Isère*, conclut ainsi son article du 26 mars 2010 sur la mort de Münzenberg : « Le mystère demeure et le sujet reste sensible. »

de Staline<sup>63</sup> » ou « mort dans des circonstances qui n'ont jamais été clairement élucidées<sup>64</sup> », sans même parler de suicide ou de meurtre crapuleux, n'ont pas la même portée symbolique. Cela compte lorsqu'il s'agit de résumer, en quelques fortes paroles à l'usage des générations futures, la vie et l'action de Münzenberg. Parfois le choix est fait de ne retenir que la symétrie entre ses deux combats majeurs, comme en témoigne cette plaque commémorative: « Ici se trouvait la maison natale de Münzenberg (1889-1940) qui par ses publications entra en résistance contre Hitler et Staline<sup>65</sup> ». Dans cette approche, l'exécution politique a inévitablement une résonance particulière.

La thèse de l'assassinat sur ordre de Staline est de nos jours privilégiée. Elle est crédible mais sa confirmation dépend d'une éventuelle découverte de documents dans les archives de la Russie soviétique. Or, si les dossiers encore inaccessibles peuvent apporter des preuves définitives, ils peuvent aussi rester sans réponse aucune, ou ne pas lever toutes les incertitudes et les ambiguïtés. Il semble donc nécessaire de développer une recherche complémentaire et plus locale, orientée vers de nouvelles investigations sur l'environnement matériel et les causes physiques de la mort de Münzenberg. Cela passe indubitablement par l'examen, avec les techniques scientifiques contemporaines, du corps qui repose à Montagne, et par une relecture critique des informations rassemblées dans les années 1940-1990. Une telle démarche devrait permettre de réduire les zones d'ombre et de progresser vers la vérité historique.

Michel Jolland

*(Communication présentée à l'Académie Delphinale le 14 décembre 2013, publiée dans le bulletin mensuel de l'Académie Delphinale, février 2014, pp. 49-66)*

---

<sup>63</sup> L'Isère en Résistance, p. 117.

<sup>64</sup> Journal *L'Humanité* du 12 août 2012.

<sup>65</sup> Traduction : Micheline Revet. Cette plaque a été installée en 1999 à l'endroit où se trouvait la maison natale de Münzenberg jusque dans les années 1980 : n° 31, Augustinerstrasse, Erfurt.